



TIGERN

ENTRETIEN AVEC SOFIA JUPITHER

La pièce de Gianina Cărbunariu que vous mettez en scène, *Tigern*, est très éloignée du théâtre nordique dont vous êtes familière.

Sofia Jupither : C'est la première fois que je monte une pièce telle que *Tigern*. Je m'inscris dans une tradition suédoise du théâtre qui privilégie le drame psychologique, dans la lignée d'Ibsen et de Strindberg. Jon Fosse et Lars Norén, que je mets en scène régulièrement, sont les héritiers de cette tradition. Lorsque j'ai lu la pièce de Gianina, je l'ai tout de suite trouvée très bonne. Je voulais absolument la mettre en scène, me confronter à ce registre très inhabituel pour moi.

Quelle est l'histoire de cette pièce, *Tigern* ?

Gianina Cărbunariu : C'est un fait divers, survenu il y a cinq ans, qui a déclenché le projet de cette pièce : l'évasion d'un tigre de son zoo dans une petite ville de Roumanie. Je voyageais alors beaucoup en Europe et j'étais frappée par le développement simultané des discours populistes et d'extrême droite en Europe. Nous étions en 2010 ; les propos qui sont désormais courants et probablement plus radicaux commençaient à se propager. Ces discours émanaient déjà de toutes les strates de la société. La ville que je décris dans *Tigern* est certes située en Roumanie, mais elle est pour moi emblématique d'un climat européen. Le sujet de la pièce n'est pas tant l'évasion du tigre que nous-mêmes. Le tigre est en effet décrit du point de vue des citoyens. Il s'agissait pour moi de parler de la peur de l'autre, de la peur de nous-mêmes confrontés à l'autre. Je me suis en particulier intéressée aux personnes les plus vulnérables : la pièce met en scène des individus pauvres, marginalisés ou inadaptés. La pièce prend une dimension nouvelle aujourd'hui avec la crise des réfugiés.

Comment vous êtes-vous rencontrées ?

S. J. : Nous nous sommes rencontrées dans le cadre du projet européen *Villes en scènes* ; chacune d'entre nous y présentait une pièce. En Suède, le théâtre roumain n'est pas du tout courant. Nous avons eu beaucoup de plaisir à échanger puis j'ai lu la pièce de Gianina. Tout en sachant que *Tigern* se déroulait dans une ville roumaine, j'ai tout de suite reconnu la Suède et des Suédois dans les situations décrites par Gianina. La question de la peur de l'autre, de l'étranger, est très prégnante en Suède. Il ne s'agit pas d'une pièce sur les étrangers, mais sur nous-mêmes face à eux ; c'est cela qui m'a attirée. Lorsque nous avons donné les premières représentations de *Tigern* en Suède, le public était convaincu que nous avions adaptée la pièce. Nous n'en avons pourtant pas changé un mot. C'est la force du projet *Villes en scène* : nous nous rendons compte que, quels que soient les pays et les contextes en Europe, nous faisons face à des phénomènes similaires. Nous sommes persuadés d'être très différents, d'avoir des problèmes différents mais ils sont en réalité très proches, par exemple ici, dans les petites villes de Suède et de Roumanie. C'était très important pour moi de montrer au public suédois que nous sommes les mêmes.

Gianina Cărbunariu, votre théâtre peut être qualifié de documentaire. Est-ce également le cas pour *Tigern* ?

G. C. : J'ai réalisé des interviews avec des habitants de la ville où le tigre s'était échappé. Mais en réalité, ce sont bien plus les histoires de vie des gens qui m'intéressent que l'histoire spécifique de l'évasion du tigre. J'y ai passé dix jours. J'ai choisi le style du spectacle pendant les recherches. Ce texte est assez unique dans ma production. C'est un faux documentaire, je travaille d'habitude d'une manière plus réaliste, plus directe. Je souhaitais une distance, une ironie sur la méthode documentaire elle-même.

Concernant le jeu des comédiens, vous semblez privilégier la distance à l'incarnation. Comment avez-vous travaillé avec les acteurs de la pièce ?

S. J. : Pour cette pièce – comme pour la plupart de celles que j'ai mises en scène –, nous travaillons essentiellement à partir des situations dans lesquelles sont placés les personnages. Il s'agit d'une approche très concrète. Ce sont les actes et les actions qui nous permettent de trouver la bonne distance, la manière la plus juste de jouer.

Comment avez-vous en particulier traité les personnages animaux dans la pièce ?

S. J. : Le détour par l'animal permet de parler des humains. C'est un procédé typique de la fable. Des propos très banals, communs, paraissent tout à fait absurdes dans la bouche d'un animal ou bien adressés à un animal. Mais en réalité, leur non-sens et leur absurdité résident dans le propos lui-même et non chez ceux qui l'énoncent ou l'entendent. À un moment donné, nous avons essayé de figurer ces animaux de manière plus réaliste, avec des costumes, mais cela n'avait pas véritablement de sens car c'est bien d'êtres humains que l'on parle.

L'adresse au public est très directe et frontale ; êtes-vous familière de ce type de rapport aux spectateurs ?

S. J. : Je ne suis pas vraiment habituée à cette relation frontale au public, mais je m'intéresse de plus en plus, au fil des années, à ce type de dialogue plus direct avec les spectateurs. J'en ai fait l'expérience, avant *Tigern*, avec un texte de Roland Schimmelpfennig, *Das fliegende Kind (L'Enfant volant)*. J'ai pris beaucoup de plaisir à ce travail. Mais en fin de compte, cela ne change pas fondamentalement la donne : je mets en scène des personnes, dans des situations, dont les actions sont « lues » et interprétées par le public.

Quelles ont été les réactions du public lors des représentations en Suède ?

S. J. : Nous l'avons joué en Suède, en Finlande et en Norvège. La pièce a déclenché de nombreuses réactions, certaines que l'on pourrait qualifier de « polies », et d'autres très vives. Ce qui me semble intéressant, c'est que les débats sont à chaque fois très différents, selon que l'on se trouve à Stockholm ou à Malmö, ville qui accueille de nombreux réfugiés. Les réactions évoluent aussi énormément dans la durée ; la société change extrêmement vite ces temps-ci, au gré des « rebondissements » de la crise des réfugiés et des changements politiques. Dans tous les cas, si la pièce peut sembler ancrée dans une réalité roumaine, les spectateurs s'y reconnaissent presque systématiquement ; sa portée est universelle. J'ai la conviction que d'un bout à l'autre de l'Europe, les humains se ressemblent beaucoup plus qu'ils ne se distinguent. Les structures politiques et les niveaux de développement économiques diffèrent mais ce sont les mêmes enjeux qui agitent et ébranlent les sociétés.

Existe-t-il selon vous des points communs entre les deux pièces que vous présentez au Festival d'Avignon, 20 November et Tigern ?

S. J. : Ces deux pièces ont pour sujet une alternative à laquelle chacun est confronté aujourd'hui : soit l'on observe ses voisins et concitoyens comme des personnes violentes, insensées, sans chercher à les comprendre, soit on essaie de faire preuve d'empathie, même face aux comportements les plus irrationnels et condamnables. Au théâtre, je peux partager cette volonté de compréhension, cette exigence dans la relation à l'autre. L'époque dans laquelle nous vivons peut très facilement basculer dans la guerre civile. Une manière d'éviter que ce scénario advienne est, me semble-t-il, de s'intéresser aux genèses, aux causes.

Propos recueillis par Renan Benyamina
Traduits de l'anglais par Émilie Wacker

	<p>6 AU 24 JUILLET 2016</p> <p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>    #FDA16</p>	
---	---	---